

Le chemin du divin

par Bruno Levesque

Questionné à propos du métier qu'il comptait exercer plus tard, Robert Jolicoeur, enfant, répondait qu'il voulait faire comme sa mère : aimer les pauvres. Quarante ans plus tard, Robert Jolicoeur est curé de Saint-Charles Garnier, une paroisse comptant 5600 personnes située dans le nord de Sherbrooke.

Le chemin qui a mené Robert Jolicoeur à la prêtrise trouve son origine au sein de la cellule familiale. Le diplômé en théologie a grandi au sein d'une famille plutôt religieuse du nord de Montréal. Son père avait une petite entreprise de plomberie-chauffage, entreprise à laquelle il aurait bien aimé voir son fils s'associer. « Mais Jésus avait décidé que je déboucherais des coeurs plutôt que des tuyaux », explique le principal intéressé.

Maman Jolicoeur, elle, aimait les pauvres. Pour illustrer ce parti pris de sa mère pour les moins fortunés, Robert Jolicoeur raconte que, dans les années 50, Mickey Mouse était un personnage très populaire auprès des jeunes. Le jeune garçon avait demandé à ses parents de lui offrir un chandail à l'effigie de la souris vedette de Walt Disney, chose qui lui avait été refusée. Devant ce refus, le petit bonhomme avait dû prendre un travail de camelot pour se payer le chandail de ses rêves.

Comme presque tous les samedis, le petit Robert se retrouve avec sa mère au grenier des pauvres, un organisme de charité pour lequel madame Jolicoeur est bénévole. Un petit gars demande alors à sa mère venue chercher au grenier des vêtements pour vêtir sa famille s'il pourrait, lui aussi, avoir un chandail Mickey Mouse. « Ma mère m'a dit d'enlever mon chandail et de lui donner, qu'elle me trouverait un autre chandail dans le grenier. J'avais les larmes aux yeux quand j'ai donné le chandail au petit garçon », raconte Robert Jolicoeur.

Le diplômé en théologie soutient qu'il a tiré une grande leçon de cet épisode : « C'est important d'avoir dans la cellule familiale des gens qui travaillent ton coeur de cette façon. Le plus beau message que j'ai retiré de cette histoire, c'est que, quand on donne, on en ressort toujours plus riche. C'est sans doute le plus bel héritage que mes parents m'ont laissé, que de me donner un coeur sensible aux plus pauvres. »

La littérature, puis l'évangile

Jeune adulte à la fin des années 60, Robert Jolicoeur a développé son goût pour la littérature. Il lisait de tout, particulièrement les auteurs français : Flaubert, Claudel, Malraux, Musset... Il rêvait alors de devenir professeur de littérature française. Il a séjourné en Europe pendant deux ans, dont plusieurs mois à Paris. « Le soir, j'allais à des pièces de théâtre à la Comédie française. J'étais fou de littérature, raconte Robert Jolicoeur. Le jour, je me rendais au cimetière du Père Lachaise et je m'assois sur la tombe de Musset où je lisais ses poèmes à l'ombre du saule pleureur. »

Peu de temps après, le jeune homme est interpellé par de grandes questions à propos de la vie, de son sens, de la souffrance et de la mort. Pour réfléchir tranquille, il décide d'aller passer

quelques jours chez les moines bénédictins de l'Abbaye Saint-Benoît-du Lac. Il y reste deux ans. « Un matin, une phrase de l'évangile m'a frappée, se souvient le diplômé en théologie. Jésus disait que si on voulait être heureux, on devait vendre tout ce que l'on possède et le suivre. Ce matin-là, j'ai eu l'impression que c'était une réponse à mes questions, moi qui recherchais le bonheur. »

Robert Jolicoeur va donc rencontrer Jean-Marie Fortier, alors archevêque du diocèse de Sherbrooke, et, en septembre 1972, il entre au Grand Séminaire et par le fait même à la Faculté de théologie.

À l'Université de Sherbrooke

En 1972, la formation en théologie des grands séminaristes se faisait à la Faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke. Robert Jolicoeur a donc étudié à l'Université pendant quelques années, commençant même une maîtrise en théologie après l'obtention de son baccalauréat. « La Faculté de théologie était un endroit où il était agréable d'aller réfléchir et discuter. Nous avions là des maîtres qui n'avaient pas peur de nous remettre en question et une belle jeunesse intéressée par tout ce qui l'entourait. »



Photo Jacques Beauchesne

Même si les questions religieuses l'intéressaient au plus haut point, Robert Jolicoeur a aussi été très actif dans les associations étudiantes. Élu par une voix de majorité à la présidence des l'Association des étudiants en théologie de l'Université de Sherbrooke, il est resté trois ans à la tête de l'association, siégeant non seulement à l'Association fédérative des étudiants de l'Université (AFEUS), mais aussi au conseil d'administration de l'établissement. Il a ainsi eu le plaisir de côtoyer deux recteurs : le regretté Roger Maltais ainsi que son successeur, Yves Martin. Il dit d'ailleurs conserver un excellent souvenir de ces deux personnes.

Un curé à succès

C'est connu, les églises catholiques québécoises ont déjà connu une plus grande popularité. Dans chaque paroisse, ou presque, l'église n'attire plus qu'un petit nombre de fidèles. Pourtant, il faut quasiment réserver d'avance pour pouvoir assister aux offices dominicaux que célèbre Robert Jolicoeur.

Le curé de Saint-Charles Garnier a sa petite idée pour expliquer à la fois la désaffectation qu'a connu l'Église et les raisons de son succès. « Beaucoup de gens ont quitté l'Église depuis le Concile Vatican II, au début des années 60, rappelle-t-il. C'est peut-être parce qu'on avait

trop longtemps maintenu les gens dans une sorte d'infantilisme religieux. Quand on leur a proposé de devenir adultes dans leur foi, plusieurs ont préféré s'en aller. Plusieurs se sont tournés vers des sectes religieuses qui continuaient de les exploiter et de les garder dans l'infantilisme. »

Robert Jolicoeur explique du même souffle que l'Église continue d'annoncer l'évangile, mais qu'elle s'adresse trop au cerveau des gens, en oubliant qu'ils sont aussi faits d'affection, de sentiments et d'émotion. L'Église, selon lui, traverse une crise de langage. « C'est comme si on ne savait plus parler de Jésus-Christ avec des mots d'aujourd'hui, affirme-t-il, comme si on avait peur du langage du coeur. »

Le langage du coeur semble être celui qu'a adopté Robert Jolicoeur. En chaire, il souligne souvent l'importance de croire que les gens sont plus beaux que le mal qu'ils peuvent faire. Il rappelle aussi aux gens de se réserver des temps de contemplation, de méditation, de prière et de silence. « J'essaye aussi de leur dire, plus par ma vie que par mes discours, qu'on est plus heureux lorsqu'on met du divin dans notre vie. » Et bien sûr, en souvenir de Mickey Mouse, il insiste sur le fait que partager appauvrit très rarement, mais rend toujours plus riche.

Quant à savoir si les églises seront à nouveau pleines dans un avenir prévisible, Robert Jolicoeur n'est pas certain que ce soit souhaitable. « Il n'est pas nécessaire qu'il y ait des milliards de chrétiens partout dans le monde, explique-t-il. Peut-être que des milliers suffiront, par leur vie et leur témoignage, à donner le goût de l'Évangile. »

Le mandat de Robert Jolicoeur se termine le 1^{er} août 1999. Suivra une année sabbatique au cours de laquelle il compte aller en Italie et séjourner quelques mois dans l'Abbaye où l'abbé Pierre vit présentement. « J'y vais pour méditer en silence, dit-il, et peut-être risquer deux ou trois petits échanges avec lui, parce que c'est la personne que j'ai le plus rêvé de rencontrer de toute ma vie ». Après, il ira étudier la psychologie religieuse en Suisse, pour revenir à Sherbrooke et voir, avec son évêque, les projets qu'il pourrait lui offrir pour l'an 2000. « Moi, j'ai toujours rêvé d'être animateur de pastorale à l'Université. J'avais même postulé sur ce poste en 1978 et ma candidature n'avait pas été retenue. » Le message est passé. Que les intéressés se le tiennent pour dit.

Rêve de coach ou coach de rêve?

par Stéphanie Quirion et Bruno Levesque

Quand il ne lance pas de javelots, Richard Crevier file à toute allure sur sa moto. Même s'il ne court plus aussi vite qu'il roule, l'entraîneur de l'équipe d'athlétisme du Vert & Or, à l'aube de la cinquantaine, est encore difficile à suivre. Une journée passée dans ses espadrilles et vous auriez vite compris! Qu'il s'agisse de préparer son équipe au championnat canadien d'athlétisme, de coordonner des compétitions d'envergure ou d'entraîner des athlètes pour les Jeux Olympiques, Richard Crevier a toujours la même ardeur après 30 ans, le même amour des jeunes et de son métier. Pas étonnant qu'il ait été nommé entraîneur universitaire canadien de l'année en 1997!

Richard Crevier a grandi dans le sport. Son père et son grand-père ont tous deux joué au baseball professionnel. Si le baseball a constitué une sorte d'initiation aux sports pour Richard Crevier, c'est cependant l'athlétisme qui l'a séduit. Son père, dessinateur industriel pour Canadair, a oeuvré aux États-Unis pendant un an alors que Richard Crevier avait une quinzaine d'années, ce qui lui a permis de fréquenter quelques *high schools* américains, écoles où il a fait la découverte de l'athlétisme.

Sa passion pour l'athlétisme n'a pas empêché Richard Crevier d'exceller dans d'autres disciplines. Étudiant en éducation physique à l'Université de Sherbrooke au début des années 70, il a d'ailleurs porté les couleurs du Vert & Or de football et de basketball.

Très tôt dans sa carrière, Richard Crevier a voulu populariser l'athlétisme auprès des jeunes Québécois et Québécoises. C'est ainsi que, en 1974, il a fondé le Club d'élite régional d'athlétisme Corsaire-Chaparral, de même que l'Association régionale d'athlétisme Laurentides-Lanaudière. Puis, une fois ses études terminées, Richard Crevier s'est tourné vers une carrière d'éducateur sportif. Il a enseigné pendant trois ans à des déficients légers et à des mésadaptés socio-affectifs dans une école primaire de la Commission scolaire de Sainte-Thérèse, tout en continuant à agir comme entraîneur au Club Corsaire-Chaparral. En 1981, il a accepté le poste de directeur technique à la Fédération d'athlétisme du Québec, poste qu'il a occupé jusqu'en 1984.

Entraîneur des athlètes d'élite du Vert & Or
En 1985, lorsque l'Université de Sherbrooke lui

a offert le poste d'entraîneur sportif en athlétisme, Richard Crevier a accepté immédiatement. Il s'agissait là du poste d'entraîneur personnel dont il rêvait depuis longtemps. À titre de responsable du programme d'athlétisme, il coordonne le travail des entraîneurs assistants et est directement responsable de l'entraînement d'une vingtaine d'athlètes. Depuis son arrivée à l'Université, plusieurs athlètes ont remporté des titres prestigieux. En 1997, l'équipe d'athlétisme a remporté le championnat canadien universitaire, une première pour une université québécoise. L'équipe a récidivé cette année, devançant par 15 points (64 à 49) les Lancers de l'Université de Windsor et les Mustangs de l'Université de Western Ontario, *ex aequo* au deuxième rang lors du Championnat de l'Union sportive interuniversitaire, qui s'est tenu à l'Université de Windsor en mars.

D'exploit en exploit

En plus d'avoir mené son équipe universitaire au sommet du palmarès canadien, Richard Crevier a obtenu beaucoup de succès dans ses activités paraprofessionnelles. Il a participé à des compétitions internationales, notamment à titre d'entraîneur-chef de l'Équipe du Québec aux Jeux de la Francophonie, en 1994, comme entraîneur responsable des épreuves de sprint et relais aux Jeux du Commonwealth, en 1990, et en tant qu'entraîneur responsable de l'épreuve du 100 m haies aux Jeux Olympiques de Barcelone. Il fut également l'entraîneur de l'équipe canadienne lors des Jeux universitaires mondiaux tenus en Sicile à l'été 1997. Même si son rêve olympique s'est réalisé, l'entraîneur n'arrête pas pour autant de se lancer des défis.

Pour Richard Crevier, le sentiment de voir un athlète réussir après une longue période d'entraînement est l'un des plus valorisants. Il aime travailler avec de jeunes athlètes, car ces derniers lui donnent un second souffle : « Je serais sans doute beaucoup plus vieux et ennuyant si je ne travaillais pas avec des jeunes. Ils me permettent de demeurer enthousiaste, me donnent le goût de vivre pleinement et sans barrières, mais surtout, de rêver. On dit qu'on meurt un peu chaque jour. Moi, je serai vivant tant que j'aurai des rêves. »



Photo Christian Landry

Harry Sylvestre, Jean-Charles Côté et Winston Banks, de la formation masculine d'athlétisme Vert & Or, entourent leur entraîneur, Richard Crevier. Ils viennent d'apprendre que leur équipe a terminé au premier rang du classement lors du Championnat canadien universitaire.

Marie-Claude Guillemette au royaume du plastique

par Bruno Levesque

Diplômée en économique, Marie-Claude Guillemette, 30 ans, dirige une petite entreprise à Saint-Damien de Bellechasse, une municipalité située à 50 kilomètres au sud de Québec. Fournissant du travail à une trentaine de personnes, l'industrie se spécialise dans le moulage par injection de petits objets en plastique.

Saint-Damien de Bellechasse a ceci de particulier que son parc industriel, du moins à première vue, semble plus grand que le village lui-même. Plus d'une dizaine d'entreprises, dont l'immense IPL, qui emploie près de 500 personnes, pour une population totale de 2000 personnes.

À l'intérieur de ce parc industriel, à l'ombre du géant IPL, se dresse la PME fondée en 1991 par Marie-Claude Guillemette et propriété de celle-ci et de sa mère, Les Plastiques Moore inc. Et autour d'eux une dizaine d'entreprises, toutes reliées au domaine du plastique : assemblage, fabrication de moules, recyclage, etc.

L'idée de fonder une entreprise mûrissait depuis longtemps dans l'esprit de la diplômée en économique. Elle en avait souvent parlé avec sa famille et sa mère s'était montrée très intéressée à participer à l'aventure. Marie-Claude Guillemette s'était initiée au monde des affaires pendant ses études collégiales, alors qu'elle avait participé à un programme appelé Jeunes entreprises du Québec métropolitain. Elle avait créé, en collaboration avec d'autres étudiants, une véritable entreprise qui fabriquait et vendait des sacs en tissus pour les bouteilles de vin, ce qui lui avait en quelque sorte donné la piquûre.

Le projet de se lancer en affaires a vite refait surface alors que Marie-Claude étudiait à l'Université de Sherbrooke. C'est ainsi que, pour se préparer davantage à la gestion, elle a décidé d'inclure une mineure en administration dans son baccalauréat en économique. Parallèlement à ses études, elle préparait l'ouverture de son entreprise. « J'ai fini mes études à la fin de décembre 1990 et l'usine a ouvert ses portes le 7 janvier suivant », explique la présidente.



Photo Roger Lafontaine

Dans le plastique à Saint-Damien

Marie-Claude Guillemette et sa mère ont évalué la possibilité d'oeuvrer dans d'autres domaines, par exemple le vêtement, avant de se lancer dans la fabrication d'objets en plastique, mais c'est le père de la présidente et époux de la vice-présidente, directeur des ventes chez IPL, qui a convaincu les deux entrepreneuses qu'il y avait un créneau à développer dans la fabrication de petites pièces en plastique par injection. Il savait qu'IPL recevait plusieurs demandes qu'elle devait refuser parce qu'elle n'avait pas l'équipement requis pour les faire et que ça pouvait représenter un marché rentable.

Saint-Damien représentait l'endroit tout désigné pour l'implantation d'une telle entreprise. L'école de formation y est situé, de même que le laboratoire de contrôle de qualité, les usines de moules, etc. Il faut dire aussi que l'histoire d'IPL, la plus grande industrie du genre au Canada, donnait à penser que la grosse usine verrait davantage un partenaire qu'un concurrent dans les Plastiques Moore.

IPL, d'abord connue sous le nom des Industries provinciales, a été fondée en 1939. À cette époque, la grande usine faisait tout : moulage, assemblage, fabrication de moules, distribution. Petit à petit, par souci de rationalisation sans doute, IPL s'est spécialisée et les dirigeants de l'entreprise ont incité leurs employés et employés à lancer leur propre entreprise. Les deux usines de moules de même que l'usine d'assemblage sont la pro-

priété d'anciens employés d'IPL. Comme beaucoup d'entreprises de Saint-Damien, les Plastiques Moore sont donc, en quelque sorte un rejeton d'IPL. « IPL est un de nos bons clients, explique Marie-Claude Guillemette. Nous faisons en sous-traitance beaucoup des petites pièces qu'IPL ne peut pas faire. »

Le moulage par injection

Les Plastiques Moore font du moulage par injection de petites pièces de plastique, c'est-à-dire de petits objets pesant entre 0,15 g et 850 g, les plus petites étant de la taille de l'ongle du petit doigt. Plus de 95 p. 100 des pièces fabriquées sont des composantes qui entrent dans la fabrication de plus gros objets, comme des tableaux de bord de voitures, des systèmes de ventilation, des appareils électroniques. Pour l'essentiel, les pièces fabriquées chez Marie-Claude Guillemette ne sont pas des objets que l'on retrouve directement dans des magasins pour vente aux particuliers, les seules exceptions étant des tue-mouches et des pichets à lait.

La matière première est constituée de granules de plastique. Ces granules descendent dans une presse à injection par une vis sans fin et sont chauffées à une température variant de 250 à 750 °C pour ensuite être coulées dans un moule puis refroidies. L'usine est ouverte 24 heures sur 24 et huit presses à injection y fonctionnent cinq jours par semaine pendant six mois et sept jours par semaine le reste de l'année.

Parmi les dix découvertes scientifiques de l'année

L'équipe de Jacques Beauvais, du Département de génie électrique et de génie informatique de l'Université de Sherbrooke, a vu ses travaux reconnus parmi les 10 découvertes de l'année par le magazine *Québec Science*. Jacques Beauvais, professeur-chercheur et directeur du Groupe de microélectronique de Sherbrooke, ainsi que les étudiants Dominique Drouin et Éric Lavallée, ont breveté, en février 1997, une découverte qu'ils ont faite et qui simplifie les procédés lithographiques de fabrication des circuits intégrés d'ordinateurs et leur donne une précision supérieure en agissant directement sur le métal et le semi-conducteur.

Le procédé découvert à l'Université de Sherbrooke utilise un microscope à faisceau d'électrons pour venir chauffer une mince couche de métal déposée à la surface du silicium, et créer une réaction chimique entre le métal et le silicium. Le faisceau d'électrons focalisé, qui possède un diamètre beaucoup plus petit que la limite atteinte avec les rayons ultraviolets, peut également être balayé pour produire des lignes.

La région ayant été exposée ainsi au faisceau d'électrons devient très résistante aux attaques par acide. Il est possible d'éliminer avec l'acide tout le métal n'ayant pas été exposé à ce faisceau, laissant intacte une mince ligne aux propriétés métalliques possédant une largeur inférieure à 50 nanomètres (10^{-9} mètres).

Sherbrooke remporte un concours de publicité

Vous songez lancer sous peu un nouveau produit ou encore vous présenter aux prochaines élections ? Attendez encore un peu, le temps de permettre à Geneviève Bastien, Sophie Bélanger, Dominic Cadieux, Stéphanie Charette, Pierre-Alexandre Poitevin et Isabelle Thibault de terminer leurs études en marketing. Ces six étudiantes et étudiants au baccalauréat en administration ont démontré qu'ils pouvaient concocter une campagne hors du commun, puisqu'ils ont remporté le Concours de la relève publicitaire 1998.

Leur campagne, placée sous le thème *Un décor en art !* a été jugé le meilleur des projets présentés par sept universités québécoises, projets qui devaient cette année prendre la forme d'une campagne de sensibilisation sur l'utilisation efficace de l'électricité dans les décorations de Noël. L'idée maîtresse de la campagne imaginée par l'équipe sherbrookoise est un concours auquel toute la population est invitée à participer. Il s'agit de téléphoner à un numéro sans frais et de donner, en plus de ses coordonnées, un truc pour économiser l'énergie. Les noms des cinq gagnantes et gagnants seront tirés au sort. Le prix à gagner ? La décoration extérieure de sa maison par une personnalité artistique québécoise assistée de monteuses de lignes d'Hydro-Québec.

« Grâce au recrutement d'artistes, ce concept permet d'obtenir beaucoup de retombées de presse, a



Stéphanie Charette, Isabelle Thibault, Geneviève Bastien, Sophie Bélanger, Dominic Cadieux, le professeur et instructeur de l'équipe, François Coderre, ainsi que Pierre-Alexandre Poitevin étaient très heureux que leur concept ait été retenu par le jury du Concours de la relève publicitaire 1998 du Publicité-Club de Montréal.

noté Diane Lachapelle, conseillère en image de marque chez Hydro-Québec et membre du jury du concours. Il a aussi une application tactique, grâce au concours et aux offres promotionnelles. C'est un projet très original qui offre aussi une certaine durée de vie. »

Instauré en 1989, le Concours de la relève publicitaire du Publicité-Club de Montréal vise à stimuler

la relève en publicité au Québec. Il met les étudiantes et étudiants en administration des universités québécoises au défi de réaliser une campagne de communication. Les équipes ont le soutien d'une ou de plusieurs agences-conseils et sont supervisées par une professeure ou un professeur de leur université. Leur participation au concours leur donne droit à trois crédits universitaires.